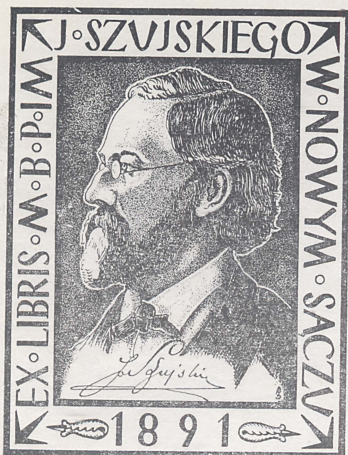


FORSTER CY.



Sądecka Biblioteka Publiczna



5000011245

Zbiory Zabytkowe

Yves Kravsky

1-01

EPISODE DE 1796.

L'HÔTEL

DIESBACH,

OU

LES POLONAIS A PARIS.

EPOQUE DE LA FONDATION
DES LÉGIIONS POLONAISES EN ITALIE
EN 1796.

PAR

CHARLES DE FORSTER.

66%
1111-01

Le triomphe de la Pologne sera le
triomphe de la liberté et de la justice.

CITE DE MONTALEMBERT.

PUBLIÉ AU PROFIT DU MUSÉE NATIONAL POLONAIS
A RAPPERSWYL, EN SUISSE.

PARIS.

CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.
A BERLIN, CHEZ B. BEHR. (E. BOCK).

1878.

L'HÔTEL DIESBACH,

ou

LES POLONAIS A PARIS.

(1796.)



664.

Inwentarz
L. 664

Dział
L. p. 1111-01

EPISODE DE 1796.

L'HÔTEL

DIESBACH,

OU

LES POLONAIS A PARIS.

EPOQUE DE LA FONDATION
DES LÉGIONS POLONAISES EN ITALIE
EN 1796.

P'AR

CHARLES DE FORSTER.



Le triomphe de la Pologne sera le
triomphe de la liberté et de la justice.

CTE DE MONTALEMBERT.

**PUBLIÉ AU PROFIT DU MUSÉE NATIONAL POLONAIS
A RAPPERSWYL, EN SUISSE.**

PARIS.

CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.
A BERLIN, CHEZ B. BEHR. (E. BOCK).

1878.



94(438)

ZBIORY SPECJALNE

1116



Alb. 50 29018

AVANT-PROPOS.

Parmi les diverses Institutions fondées après 1831 par les émigrés polonais à l'étranger, se place en première ligne le Musée historique national fondé au Château de Rapperswyl, en Suisse, par M. le Comte Ladislas Plater.

Ce Musée, qui représente aux nombreux visiteurs de toutes les nationalités parcourants la Suisse, notre passé, mérite la plus vive sympathie de tous les hommes de coeur, et doit être l'objet d'une active sollicitude des patriotes polonais.

Le désir d'attirer de nouveau l'attention du public sur cet établissement, et de pouvoir contribuer en même tems à ses ressources pécuniaires, m'a fait concevoir l'idée de publier cette brochure au profit du dit Musée.

A ma lettre adressée dans ce but à la Direction, M. le Comte Plater a répondu par les mots suivants :

Château de Rapperswyl,
le 19 Décembre 1877.

Monsieur et cher Compatriote!

Vous me demandez si j'approuve Votre idée de publier un épisode intéressant de l'époque des Légions polonaises au bénéfice du Musée national polonais à Rapperswyl. Je m'empresse d'accepter Votre offre patriotique, et je Vous en remercie d'avance au nom de la Direction de cette Institution. Dans ses riches collections historiques elle

possède les manuscrits, les plus importants qui sont relatifs aux Légions polonaises, et même celui du Général Dąbrowski.

Votre publication sera donc la bienvenue, et elle contribuera aux ressources matérielles de cette Institution, dont elle a besoin en se développant si rapidement.

Recevez l'assurance de mes meilleurs sentiments.

COMTE LADISLAS PLATER.

A Monsieur

CHARLES DE FORSTER

à Berlin.

Je viens donc faire un appel à tous les Amis de la Pologne, ainsi qu'à mes Compatriotes, en les invitant à vouloir bien contribuer à la propagation de ce petit écrit, et d'augmenter par là les ressources d'un établissement si patriotique et si digne d'intérêt.

CHARLES DE FORSTER.

L'HÔTEL DIESBACH,

OU

LES POLONAIS A PARIS.

(1796.)

Je vais combattre pour que tous aient
au ciel un Dieu, et une patrie sur la terre.

LA MENNAIS. *Paroles d'un Croyant.*

Il se peut que vous ayez vu, dans le faubourg Saint-Honoré, un hôtel, aujourd'hui sans doute restauré et distribué par étages, avec dix ou vingt locataires justiciables du terme et esclaves du bail. Jadis il n'en était point ainsi: cet hôtel n'avait qu'un maître, un colonel des gardes suisses au service de Louis XVI, et ce maître lui avait imposé son nom. C'était l'hôtel Diesbach, et non pas la maison rue des Saussaies, No. 8.

Quand 89 souffla sur la France et sur les gardes suisses, on ne sait ce que devint le maître s'il tomba au 10 août, ou s'il émigra à temps; mais un fait certain, c'est que l'hôtel demeura vide, morne, solitaire, pleurant ses magnificences passées. — Dès 1796, son aspect extérieur était marqué au sceau caractérisé d'une demeure dé-

serte: le bois des persiennes extérieures avait éclaté sous les réactions sans nombre de soleil et de pluie; des mousses, des liserons, des plantes rampantes, tapissaient ses pavés intérieurs; la façade était zébrée de lézardes, tachetée de souillures, nuancée de couches plus ou moins sombres. En somme, on pouvait voir là-dessus une physionomie de fatalité et de tristesse, commune alors à tous les châteaux voués à la bande noire, ou tenus sous le scellé du domaine national.

Vers 1796, l'hôtel Diesbach s'ouvrit pourtant, et ce ne fut pas surprise petite quand, sous cette enveloppe sale et morne, on trouva des salons neufs et frais encore, avec leurs rideaux à franges dorées, leurs tapisseries des Gobelins, leurs jolis meubles si mignards, si enroulés, fouillés si minutieusement. Cà et là sur ces dorures, sur ces bois sculptés, sur ces soieries, sur ces teintures, les araignées avaient bien étendu leurs toiles, les souris avaient bien aiguisé leurs dents; mais un chat et le balai du vieux concierge firent bientôt justice de ces parasites, qui restent les maîtres là où personne ne l'est plus.

Un seul homme s'installa d'abord dans l'hôtel restauré pour lui. Était-il le propriétaire nouveau, ou simplement le locataire? On le savait

à peine dans le quartier; car le vieux concierge, assez bavard dans sa jeunesse, avait trop cruellement expié quelques commérages pendant la terreur, pour n'avoir pas, depuis lors, réformé sa langue. A de certaines heures cet étranger sortait, puis, rentré chez lui, n'y recevait que deux ou trois personnes. Il parlait peu, répondait par monosyllabes, semblait triste, soucieux, préoccupé: ce qui partageait les avis des voisins entre la triple qualification d'émigré sous un nom supposé, de thermidorien relaps, ou de simple individu frappé dans ses affections de coeur. Les femmes étaient pour la version amoureuse, les hommes pour l'induction politique.

Un jour pourtant, cet hôtel si calme sortit de ses allures monotones et sombres: le vieil hôtel Diesbach se réveilla; les murs, depuis longtemps déshabitués, retentirent encore de conversations bruyantes, de notes d'instrumens joyeux, du choc des verres et des pas cadencés de la walse. Ces dorures ternies se lustrèrent de nouveau sous des flots de lumière; et il n'y eût jusqu'au concierge qui n'eût échangé la carmagnole râpée pour un habit français qui lui rendait deux pouces de sa taille.

Ce qui redonnait la vie à l'hôtel Diesbach, c'était la chute de la Pologne. Son premier hôte,

ce solitaire étranger, l'objet des petites inquiétudes du quartier, se nommait de la Roche. Français d'origine, mais né à Varsovie d'un chef de légation, de la Roche tenait à la France par le sang et par la famille, à la Pologne par son berceau et ses relations. C'était un moyen-terme entre les deux pays, un anneau de cette chaîne qui en a tant. Rentré en France depuis la guerre de 1792, de la Roche y avait suivi, avec une anxiété bien vive, toute cette guerre de 1794, où Kosciuszko fit tant avec si peu; guerre de captifs contre leurs geôliers, dernier effort de citoyens qui, convaincus de ne pouvoir vaincre, veulent périr du moins.

La bataille de Maciejowicé en avait décidé; les faulx de la Pologne n'avaient pas pu trancher la question du droit contre le fait; les Russes, avaient eu pour eux les canons et le nombre. „C'était la fin de la Pologne,“ crièrent ses ennemis, à qui il manqua de prévoir 1830, et attribuèrent ces mots à Kosciuszko. Ce qui n'était pas mort des soldats polonais vaguait par l'Europe, comme aujourd'hui, trouvant partout des régimes hostiles, traînant en tous lieux son deuoûment comme une tache au front. La Prusse, l'Autriche et la Russie ne pardonnaient pas. Restait la France, la France républicaine, que

la coalition n'avait pu vaincre, délivrée alors des nécessités de sang, sauvée de l'anarchie par la guerre, poussant aux frontières ses forces vives et enthousiastes; restait la France, la France seule aux Polonais. A elle de consoler ces hommes, ces champions mutilés de l'indépendance! à la République, d'accueillir des républicains, de leur offrir un asile sous son toit et une place à son foyer.

De la Roche et François Barss, agent polonais envoyé à Paris par la diète constituante, comprirent que, pour donner du relief et de la force aux Polonais de la dispersion, il fallait leur créer un centre commun, espèce de quartier-général pour l'armée émigrante. Ce centre, ce quartier général fut l'hôtel Diesbach. On le prit, on s'en servit d'abord tel qu'il était; mais bientôt le goût du faste et de la représentation héréditaire chez les fils de Sobieski, des pensées de vie luxueuse et riche, que les Polonais apprennent dans leurs résidences seigneuriales, se reveillèrent même dans l'exil. Il fallut au vieil hôtel d'autres meubles et d'autres décors. On voulait, soit par politique, soit par fantaisie, recevoir dans cette demeure polonaise les notabilités militaires et civiles de la France, les savans, les littérateurs les plus distingués. On pensait que, rendus plus accessibles par des rapports intimes, ces hommes

feraient quelque chose pour la Pologne; que, le cas échéant, ils songeraient à elle dans les questions d'équilibre européen. Par les plus petits moyens on voulait arriver à de grands résultats. Des dîners, des bals, des concerts donnés chaque semaine, développaient des sympathies personnelles plus efficaces qu'on ne suppose dans les relations de peuple à peuple. C'était faire quelque peu de diplomatie élégante pour arriver à la politique réelle.

Pendant qu'on agissait de la sorte à Paris, d'autres influences s'exerçaient au loin. Près de Bonaparte, dans son quartier-général de Milan, se trouvait alors l'aide-de-camp Sulkowski, mort depuis d'une manière si malheureuse en Egypte. Sulkowski avait conquis l'estime de Bonaparte, et comme il désirait que ce sentiment profitât à sa patrie, plus d'une fois il chercha à pressentir l'opinion du jeune capitaine sur le partage récemment accompli; il lui parla du comité polonais de Paris, de la Roche et de François Barss. A ces questions (on était près de Legnano), Bonaparte répondit: „Ecrivez à vos compatriotes que j'aime les Polonais et que j'en fais grand cas; que le partage de la Pologne est une iniquité qui ne peut durer; qu'après avoir terminé la guerre en Italie, j'irai, à la tête des

Français, forcer les Russes à restituer la Pologne, etc." Ces lignes, parvenues à l'hôtel Diesbach avaient semé l'espoir parmi les nobles réfugiés. L'étoile qui se levait, si lumineuse pour la France, aurait donc aussi quelques reflets pour la Pologne! Ces paroles d'avenir partaient du lieu où se trouvait alors la France active, la France militante, celle qui tenait le monde en respect, qui le forçait d'admirer et de craindre des hommes qu'elle n'aimait pas. Pour réchauffer et utiliser ces dispositions bienveillantes, le général Dombrowski et le patriote Elie Trémo furent dépêchés vers le quartier-général de l'armée italique.

A quelque temps de là, c'était fête à l'hôtel Diesbach. La grande salle avait pavosé ses murs; des drapeaux sur lesquels alternaient le coq républicain et l'aigle blanc polonais, ondoyaient au plafond, à l'éclat de mille bougies et au milieu de festons de fleurs. Là, sur une double estrade se rangea l'assemblée, une assemblée de choix, l'élite de tous les salons. On y voyait les dames Beauharnais, Tallien, Louvet, La Gorce, et tout ce noyau de fraîches et jolies créatures que la réaction thermidorienne avait poussées dans un parti pris d'étourdissantes fêtes et de vie somptueuse. Parmi les notabi-

lités françaises, on pouvait citer, entre beaucoup d'autres, Thibaudeau, Laharpe, Chénier, Fréron, Rousselin et Talma, ames dévoués au courage malheureux. Enfin la Pologne, cette reine dans l'exil, était là, représentée par le prince Romuald Giédroyc, Joseph Wielhorski, Ignace Jasinski, Charles Prozor, Clément Libéradzki, Joseph Wybicki, François Dmochowski, Kasimir de la Roche, Adam Bronic, François Barss, Denis Mniewski, E. Zablocki, Jean Mayer et une foule d'autres.

Ce fut Bars qui ouvrit la séance par un discours calme, mais profond. Barss était une de ces ames républicaines à l'écorce rude, aux abords défiants; mais en même temps, une tête sûre, éclairée, persévérante. Il parla peu, et n'en fut que plus vivement applaudi. Thibaudeau répondit au nom des Français avec verve, avec bonheur, avec entraînement. Puis Talma se leva et récita des vers pleins d'émouvantes allusions. Après ces divers préludes, un banquet solennel eut lieu, et au dessert, commandant le silence par son air inspiré, se dressa un jeune homme, une tête blonde et fraîche, dans laquelle l'énergie mâle se mariait à la grâce et aux formes juvéniles. Il chanta en polonais:*)

*) Chant national polonais: „*Cześć polskiej ziemi, cześć!*“

„Honneur à la Pologne! honneur! qu'il vienne, quiconque se dit son fils, quiconque a une ame polonaise, qu'il vienne dans ce cercle entonner un chant de gloire!

„Un joug honteux n'a pas toujours pesé sur la terre des Piast; un siècle meilleur a été. Le lion ne dormit pas toujours. Il portait trois scepters, et connut long-temps la victoire avant de succomber.

„L'étranger n'a pas toujours porté haut la tête dans nos murs. Le Polonais a vu la Moskowa; il a été puissant et terrible, quand le maître actuel roulait son front dans la poussière.

„Ne te vante pas, orgueilleux ennemi, de nous tenir sous tes ordres, comme des serfs. Va aux portes de Zamość; demande aux tours de Gostyn quel est le captif qui y demeura.

„Russe, tu as mal choisi ton toit là où le vieux Lach avait son gîte. Ta maison ici ne vaut rien. Rus n'est jamais venu ici; mais là où blanchissent les ruines des bûchers dominicains, là était ton trône.

„Ton oiseau hideux à deux têtes et notre aigle de liberté sont mal accouplés ensemble. Le nôtre n'aime pas les ténèbres, et le tien tremble devant la lumière. Celui qui a tendu cette chaîne va lui-même s'y trouver pris.

„Allemand, tu veux nous germaniser et éteindre l'esprit avec le nom. Et ne nous dois-tu pas d'avoir pu te tirer des mains des Musulmans, et d'avoir conservé jusqu'ici tes portes de Vienne.

„Tu ris de nous voir tomber. Arrête, rapace frondeur. Regarde le *Champ des Chiens*.*) Ton ancêtre, la rage dans le coeur, y courba la tête sous nos coups.

„Tu ne grandiras pas, toi qui la première as porté le monde à nous déchirer; tu ne grandiras pas longtemps. Tu sais bien quel est le sort des traîtres, et tu n'éviteras pas la vengeance.“

„La horde barbare blasphème en criant que Dieu l'a chargée de blasphémer les hommes. Mais Dieu peut pardonner comme il a puni. Que l'instrument tremble alors!“

„Il faut reconquérir l'honneur; il faut relever le sabre de Kosciuszko contre l'ennemi. Frères, jurons ici de préférer la mort à l'esclavage!“

Les convives français ne comprenaient de ce chant que sa mélodie, que son harmonie presque imitative, et pourtant tous étaient émus, hommes ou femmes. Il y avait tant d'énergie dans la pose du jeune barde, tant de colère dans ses yeux bleus qui lançaient l'éclair, tant d'espoir de vengeance dans cette bouche sardonique, qu'on se sentit entraîné, et qu'on devina le sens de cette imprécation polonaise. Les femmes surtout étaient saisies: pour elles il se mêlait quelque chose de sensuel à l'impression patriotique; mais elles n'en étaient que plus remplies d'abandon et d'élan.

*) *Hundsfeld*, en Prusse, près de Breslau.

Cette scène était finie à peine, qu'un autre coup à vif effet commença. Poudreux de la route, et encore en habit de voyage, entra dans la salle du festin le jeune Elie Trémo, de retour de sa mission en Italie. „Non, la Pologne ne périra pas, dit-il, les Polonais vont avoir une armée: le général Dombrowski vient de passer une convention avec Bonaparte et les États Lombards pour la formation des légions polonaises. Là où sera le camp polonais, là sera la patrie!“

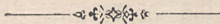
A cette nouvelle imprévue, l'enthousiasme fut au comble. On entoura le jeune voyageur, on voulut savoir les moindres détails de sa mission; on parla de Sulkowski, de Dombrowski, de Bonaparte, on se livra aux plus doux épanchemens et aux rêves les plus gracieux.

Après le dîner, il y eût de la part des dames une sorte de complot: on prépara au messager, au voyageur, une surprise; on le ceignit solennellement d'une écharpe aux couleurs polonaises. Il fut le roi de la fête. Une foule de Polonais vinrent dans la soirée, et le lendemain la nouvelle était publique dans la ville. Les légions polonaises étaient fondées.*)

*) L'histoire de ces phalanges a été tracée avec talent par mon compatriote et ami Léonard Chodzko, dans son ouvrage intitulé: *Histoire des Légions polonaises*.

A quelques mois de là ces phalanges devaient, presque improvisées, faire la campagne de Rome sous le brave Dombrowski, occuper le Capitole, entrer dans Naples avec les Français, suivre toutes ces guerres italiques, les unes si glorieuses, les autres si pénibles; voir les défaites de la Trebbia, et les triomphes de Marengo, tenir bon dans les Apennins, malgré toutes les fatigues, et arriver ainsi jusqu'à la paix de Lunéville, toujours actives, toujours sur pied, ayant atteint le chiffre de quinze mille combattans. Plus tard on les retrouve, ces hommes de fer, à Saint-Domingue, sur les Pyrénées et sur les Alpes, aux bords du Danube et de la Vistule, de la Moskowa et de la Bérésina; en Espagne, en Italie, en Allemagne, en Russie; on les retrouva partout où les Français triomphèrent ou souffrirent; sur les bords de l'Elster, où ils laissèrent leur illustre chef, le brave Poniatowski; à Dresde, à Leipzig, à Champ-Aubert; enfin sur les buttes Saint-Chaumont, à cette heure fatale et dernière, où la France expia si cruellement ses gloires antérieures.

Paris, le 20 octobre 1834.



NOTE.

Le mot: „*Finis Poloniae!*“ que la mauvaise foi des ennemis de la Pologne a attribuée à Kościuszko après la bataille de Maciejowice, où il fut grièvement blessé et fait prisonnier, a été suffisamment stigmatisé, comme une indigne calomnie, par cet illustre patriote lui même dans sa lettre suivante, que la conscience de l'histoire doit enrégistrer.

Lettre de Kosciuszko au comte de Ségur, auteur de la Décade historique relative au prétendu „Finis Poloniae.“

Paris, 20 Brumaire an XII.
(12 Novembre 1803.)

Monsieur le Comte!

En vous remettant hier l'écrit relatif à l'affaire de monsieur Adam Poninski, sur sa conduite dans la campagne de 1794, il y a encore un autre fait qui se rattache à la malheureuse bataille de Maciejowicé, et qu'il me tarde d'éclaircir.

L'ignorance ou la mauvaise foi s'acharnent à faire mettre dans ma bouche le mot de *fnis Poloniae*, que j'aurais prononcé dans cette fatale journée. D'abord, avant l'issue de la bataille, j'ai été presque mortellement blessé, et je n'ai recouvré les sens que deux jours après, et lorsque je me suis trouvé entre les mains de mes enne-

mis. Puis, si un pareil mot est inconséquent et *criminel* dans la bouche de tout Polonais, il le serait beaucoup plus dans la mienne.

La nation polonaise en m'appelant à défendre l'intégrité, l'indépendance, la dignité, la gloire et la liberté de la patrie, savait bien que je n'étais pas le dernier Polonais, et qu'avec ma mort, sur le champ de bataille ou autrement, la Pologne ne pouvait pas, et ne devait pas finir. Tout ce que les Polonais ont fait depuis dans les glorieuses *Légions polonaises*, et tout ce qu'ils feront encore dans l'avenir pour recouvrer leur patrie, prouve suffisamment que, si nous soldats dévoués de cette patrie, nous sommes mortels, la Pologne est immortelle, et il n'est permis à personne de dire, ni de répéter l'outrageante épithète de *fnis Poloniae!*

Que diraient les Français, si, à la fatale bataille de Rosbach, en 1757, le maréchal Charles de Rohan, prince de Soubise, aurait crié *Finis Galliae*, ou si on lui faisait dire ces cruelles paroles dans ses biographies?

Je vous serai donc obligé de ne pas parler de ce *fnis Poloniae* dans la nouvelle édition de votre ouvrage, et j'espère que l'autorité de votre nom imposera à tous ceux qui, à l'avenir, voudraient répéter ces mots, et m'attribuer un blasphème, contre lequel je proteste de toute mon âme.

Veillez, agréer, Monsieur le comte, l'assurance de ma considération la plus distinguée

T. KOSCIUSZKO.

LE MUSÉE NATIONAL POLONAIS

AU CHÂTEAU DE RAPPERSWYL, EN SUISSE.

Lorsqu'une nation après avoir rendu des services séculaires à l'Europe et à la civilisation, tombe victime d'une triple invasion et d'un partage inique, elle lutte contre ce grand crime en conservant sa vitalité, sa tradition et ses souvenirs historiques. C'est ce qu'a fait la Pologne en fondant son Musée National sur une terre étrangère, avec toutes les garanties de sécurité, pour sauver ses pénates dispersés. Cet acte de patriotisme devenait indispensable après la confiscation réitérée de ses Musées et de ses bibliothèques.

La Pologne doit cette fondation à l'un de ses nonces de 1831, qui en 1869 a fait l'acquisition de l'antique château des Habsbourg à Rapperswyl, sur les bords du lac de Zürich, l'a restauré en grande partie et rempli de collections historiques précieuses, naguère disséminées.

La propriété du Musée est assurée à la Pologne par des actes de notoriété publique. L'institution est ouverte au public pendant toute l'année, et des milliers de personnes de diverses nationalités la visitent. Dans une vaste cour d'honneur devenue un jardin, se trouve une belle colonne monumentale avec des inscriptions historiques, qui perpétuent le souvenir de

la guerre d'indépendance polonaise depuis cent ans. L'inauguration de ce monument en 1869 a été solennelle; des milliers de spectateurs y assistaient, ainsi que des députations de divers pays.

Autour de la cour on voit la galerie des tireurs du moyen âge, restaurée dans son état primitif. Les murs du château sont de 10 pieds d'épaisseur; tout l'intérieur est nouveau, et des ruines, depuis un siècle inhabitables, se sont transformées en salles élégantes, faisant honneur au goût artistique qui a présidé à cette restauration.

Les collections du Musée sont déjà très riches; celle des actes diplomatiques et des documents historiques, concernant le 18 et le 19 siècle des annales de la Pologne, compte 17,000 pièces; contenues en cent volumes in folio.

Les documents relatifs aux guerres polono-suédoises, de 1521 à 1790, offrent un grand intérêt et sont nombreux. Les manuscrits et les correspondances du célèbre historien polonais, Lelewel, sont au nombre de 1000. Parmi les 400 autres manuscrits se trouve un de 200 feuilles, de Pietraszewski, orientaliste distingué au service de la Prusse, qui offre un tableau exact des relations de la Turquie avec la Pologne et la Russie, tracé d'après les chronographes turcs. Nous devons citer aussi les actes inédits du gérant de la fortune de Stanislas-Auguste, avec les nombreuses correspondances de ce roi; c'est le Maréchal du palais, Wicki, qui en est l'auteur; les Mémoires du général Dąbrowski sur les légions polonaises, ceux de Wierzbicki, inédits, sur le même sujet; les actes de la Légation polonaise à Paris en 1831, représentée par le général Kniaziewicz et le comte Plater, avec environ cent lettres du prince Adam Czartoryski, qui remplissent plus de 20 volumes in folio. Il y a en outre les papiers privés de Kościuszko, l'acte d'émancipation de ses paysans, son testament, ses comptes, ses correspondances; 268 documents généalogiques des familles polonaises, et des milliers de notes historiques précieuses; 400 autographes de personnages illustres et 200 fac-simile.

La bibliothèque, principalement consacrée à l'histoire, compte 20,000 volumes et 6000 exemplaires doubles, outre 10,000 volumes assurés par des legs; on y trouve des ouvrages d'une grande rareté.

Les cartes géographiques et les atlas sont au nombre d'environ 4800, y compris les 100 cartes de statistique du royaume de Pologne, publiées récemment par le gouvernement russe. Il y a en outre un grand nombre de plans de batailles de diverses époques.

La collection archéologique compte 130 pièces; elles proviennent des fouilles faites en diverses provinces de la Pologne.

La collection numismatique se compose d'environ 1400 anciennes monnaies, pour la plupart polonaises, et de 340 médailles.

Les sceaux et les timbres de la Pologne sont au nombre de 121; ils forment une des plus rares collections; on y trouve aussi le sceau authentique de Jean Casimir, roi de Pologne.

L'éthnographie polonaise est dignement représentée par les produits agricoles et industriels, par les costumes du pays etc.

Une des sections les plus riches est celle des souvenirs historiques, qui compte des milliers de pièces; beaucoup d'entre elles se rapportent aux illustrations nationales, à Etienne Batory, Sobieski, Kosciuszko, le prince Joseph Poniatowski et à bien d'autres célébrités. Parmi les souvenirs modernes se trouve l'adresse de la Grande Bretagne avec cent mille signatures, remise à M. le Comte Ladislas Plater en 1832, comme témoignage de sympathie du peuple anglais pour la Pologne, avec deux magnifiques drapeaux anglais et français.

La collection des drapeaux polonais de diverses époques est unique dans son genre.

Celle des gravures compte environ 3500 pièces.

Une salle entière est consacrée aux oeuvres du célèbre graveur polonais Falk, qui deviennent de plus en plus rares. Dans la galerie des tableaux des artistes polonais se trouve le portrait de Sobieski, fait d'après nature, comme l'atteste le

certificat qui y est joint. Il y a bon nombre de miniatures, d'aquarelles, de dessins originaux et de photographies, témoignant du grand progrès qu'a fait l'art en Pologne.

Les autres collections sont consacrées aux armures, aux instruments scientifiques et astronomiques, et aux sciences naturelles.

La salle de lecture contient 60 journaux quotidiens, qui lui sont adressés de divers pays comme témoignage de sympathie.

La Direction du Musée publie ses annuaires en langue polonaise.

Le 3 Mai prochain elle va célébrer le jubilé d'un de ses membres, de Kraszewski, l'écrivain le plus populaire et le plus fécond de la Pologne.

Château de Rapperswyl, le 19 Décembre 1877.



OUVRAGES FRANÇAIS DE CH. DE FORSTER,

(publiés à Paris, chez Firma Didot frères:)

~~~~~

POLOGNE. (Cet ouvrage forme le 10-e Vol. du Réueil de Firmin Didot frères, intitulé: L'UNIVERS PITTORESQUE.) Tomè 1 avec 55 gravures, prix . . . . . 4 francs.  
Cet ouvrage a aussi été publié en espagnol, au Mexique.

LA VIEILLE POLOGNE. Album. Chants et Légendes de J. U. Niemcewicz, avec notices hist. Ch. de Forster. — Volume in 4-to. (1835.) . . . . . 50 francs.

L'HOTEL DIESBACH, ou les Polonais à Paris en 1796. Tome 15-e du LIVRE DES CENT ET UN. (1835.)

LE DÉMEMBREMENT DE LA POLOGNE, par Frédéric de Raumer, trad. de l'allemand, 4-e edit. (1877).

THADÉE KOŚCIUSZKO, dans sa vie politique et intime, par Ch. Falkenstein, trad. de l'allemand. (Paris 1839.) épuisé.

DE LA LÉGISLATION AUTRICHIENNE en matières d'inventions et d'industrie, par M. de Krauss. Traduit de l'allemand pour le Ministre du Commerce et de l'Industrie. Paris 1843.)

FRANCE ET EUROPE. Lettres politiques. (épuisé)

QUINZE ANS A PARIS. 2 Volumes. { 15 francs.  
RETOUR A L'ORDRE. (suite) 1 Vol. }

~~~~~

LIVRES ALLEMANDS:

(publiés à Berlin)

DIE RÜCKKEHR ZUR ORDNUNG. Berlin, chez Wolff. . 2 Thalers.

EIN WORT ÜBER DIE FREIHEIT DER PRESSE. Offener Brief an die Preussischen Kammern 2 $\frac{1}{2}$ sgr.

